

**ANTONIO GRAMSCI**



Jean-Yves Frétigné  
Préface de Marc Lazar

**ANTONIO GRAMSCI**

Vivre, c'est résister



Mise en pages : Nord Compo

**NOUS NOUS ENGAGEONS EN FAVEUR DE L'ENVIRONNEMENT :**



Nos livres sont imprimés sur des papiers certifiés pour réduire notre impact sur l'environnement.



Le format de nos ouvrages est pensé afin d'optimiser l'utilisation du papier.



Depuis plus de 30 ans, nous imprimons 70 % de nos livres en France et 25 % en Europe et nous mettons tout en œuvre pour augmenter cet engagement auprès des imprimeurs français.



Nous limitons l'utilisation du plastique sur nos ouvrages (film sur les couvertures et les livres).

© Armand Colin, Paris, 2017

© Dunod, 2024 pour la présente édition de poche  
11, rue Paul Bert, 92240 Malakoff

[www.dunod.com](http://www.dunod.com)

ISBN : 978-2-10-086208-5

# PRÉFACE

En France, il y a une mode Gramsci. Mais comme tout produit de mode, l'engouement pour Gramsci est à éclipses. Il y eut des phases où l'on ne parlait quasiment pas de lui, ce fut le cas de 1945 à la fin des années 1960, et d'autres, de grande intensité. Dans une thèse magistrale récemment soutenue mais non encore publiée, Anthony Crézégut a quantifié ces oscillations. Ainsi, entre 1969 et 1978, 227 ouvrages consacrés à Gramsci avaient été publiés en langue française, 205 entre 1979 et 1991, 121 de 1992 à 2008 et 78 pour la décennie qui court de 2009 à 2023<sup>1</sup>. Dans notre pays, Gramsci jouit d'une large postérité. Il fait l'objet d'intenses investissements intellectuels et politiques qui rendent compte, pour partie, des pics d'intérêt pour son œuvre.

Dans les années 1970, des socialistes imprégnés de marxisme et des communistes critiques de la direction du Parti communiste français avec à sa tête Georges Marchais (1920-1997) et admiratifs du Parti italien emmené par son secrétaire, Enrico Berlinguer (1922-1984), qui brille alors de tous ses feux, s'approprient la pensée gramscienne

---

1. Anthony Crézégut, *Inventer Gramsci au XX<sup>e</sup> siècle : décomposition d'une intelligence française au prisme italien* Thèse de doctorat, IEP de Paris, 2020.

et revendiquent haut et fort son héritage. Ils l'interprètent à leur façon et selon les objectifs politiques qu'ils poursuivent. Pour eux, Gramsci est synonyme d'un marxisme inventif, subtil, original, qui tranche avec celui plus traditionnel, ossifié, dogmatique du PCF devenu une quasi-vulgate. La décennie suivante, c'est la Nouvelle droite, représentée par Alain de Benoist, qui revendique sa filiation avec le penseur italien. Elle lance ainsi sa riposte idéologique contre la culture de gauche considérée comme dominante.

Évoquer Gramsci et se référer à quelques-unes de ses notions, telles que l'« hégémonie culturelle », le « bloc historique », le « prince moderne », l'« intellectuel organique », constitue une figure de rhétorique obligée à laquelle recourent jusqu'à ce jour, avec un certain snobisme, des intellectuels, des essayistes et des journalistes. Mieux encore, certains de nos Bouvard et Pécuchet contemporains se piquent de citer des formules de l'auteur, pensant de la sorte administrer la preuve irréfutable de leur connaissance intime de l'œuvre de Gramsci. Combien de fois a-t-on pu lire ou entendre que, « comme disait Gramsci », « la vérité est révolutionnaire », qu'il faut combiner « le pessimisme de l'intelligence et l'optimisme de la volonté » ou encore que la crise c'est « le vieux monde qui meurt, le nouveau qui peine à naître et le clair-obscur d'où naissent les monstres » ?

Autant de citations qui ne sont pas toutes à proprement parler de Gramsci ou dont il n'est pas le seul auteur mais qui sonnent bien. Enfin, Antonio Gramsci est instrumentalisé de manière beaucoup plus prosaïque par divers acteurs politiques. Étonnamment, il l'est bien davantage par ceux situés à droite de l'échiquier politique – du moins en France et en Europe, car ailleurs, notamment en Amérique latine, ce sont plutôt les leaders de

gauche qui s'en inspirent. Le 17 avril 2007, quelques jours avant son élection à la présidence de la République, Nicolas Sarkozy déclarait au *Figaro* : « Au fond, j'ai fait mienne l'analyse de Gramsci : le pouvoir se gagne par les idées. C'est la première fois qu'un homme de droite assume cette bataille-là ». Ce n'est pas faire insulte à l'ancien occupant du palais de l'Élysée que de douter qu'il ait passé des jours entiers à lire, plume à la main, les écrits de cet auteur. Aujourd'hui, ce sont les responsables de la droite radicale et de l'extrême droite qui, dans toute l'Europe, mobilisent la figure de Gramsci comme celle de Pier Paolo Pasolini pour mener leur bataille culturelle contre l'Islam et l'immigration, les droits des minorités sexuelles, le wokisme, la *cancel culture*, et défendre la famille traditionnelle ainsi que les valeurs chrétiennes. Pareille abondance de références à Gramsci, le plus souvent sans maîtrise approfondie de son œuvre s'avère non seulement réducteur mais lassant. Cela risque d'opacifier l'apport de celle-ci. En revanche, dans le domaine scientifique, au cours de ces dernières décennies, les sciences sociales pour les *subaltern studies* et les études post-coloniales s'emparent des écrits de Gramsci pour affiner leurs problématiques, énoncer des hypothèses de recherche et éclairer leurs investigations empiriques.

Aussi, ne peut-on que se réjouir d'assister, ces tout derniers temps, à l'apparition de nouveaux ouvrages de grande qualité sur la vie et l'œuvre de Gramsci ou encore sur la réception de ces textes en France. Et, évidemment, cette réédition en poche, accessible à un public plus large, de la biographie d'Antonio Gramsci de Jean-Yves Frétygné. Sa première publication en 2017, il faut le mentionner, constituait la première biographie de Gramsci écrite en français par

un historien français. Ce travail s'inscrit dans le renouvellement de l'histoire intellectuelle et culturelle du politique engagé depuis maintenant de nombreuses années. Il y eut une époque, lointaine désormais, où l'on disposait, d'un côté, de travaux analysant l'œuvre d'un auteur, généralement réalisés par des philosophes ou des théoriciens du politique sans grand souci de la contextualisation. De l'autre côté, on trouvait des recherches entreprises par des historiens sur des figures intellectuelles engagées en politique qui consistaient, le plus souvent, à retracer leurs cheminements et leurs prises de position politiques sans vraiment se confronter à leurs idées, à leurs pensées, à leurs théories.

Jean-Yves Frégné, lui, ambitionne dans cet ouvrage de reconstituer, en le contextualisant de manière systématique, l'itinéraire d'Antonio Gramsci, tout en exposant les invariants et les transformations de ses idées et en rattachant celles-ci à son action. Car Gramsci est, certes, un intellectuel mais aussi et avant tout un militant et un dirigeant politique. L'auteur évite de tomber dans le piège de la fameuse illusion biographique dénoncée par Pierre Bourdieu. Au contraire, il pointe les moments d'hésitation de Gramsci, les dilemmes qu'il affronte, les erreurs qu'il commet, les doutes qui l'assaillent, les interrogations qui le minent. De même, il se refuse à l'ériger en une figure mythique, telle qu'elle fut construite par les antifascistes italiens et européens pour tenter de le sortir des geôles fascistes, ou en une icône, ce qu'avait réussi à imposer des décennies durant son camarade, Palmiro Togliatti (1893-1964), qui lui succéda à la tête du Parti communiste italien. Il agissait de la sorte pour se poser en héritier direct de sa pensée tout en organisant une édition contrôlée et sélective de ses écrits, occultant ceux

qui ne lui convenaient pas et en livrant une interprétation conforme à ses vues et aux objectifs assignés à son Parti. Bref, on pourrait faire le même vœu que Marc Bloch à propos de Robespierre, c'est-à-dire inciter les historiens à se détourner des polémiques que Gramsci suscite pour saisir ce qu'il fut vraiment.

En effet, il y eut et il y a toujours des gramsciens mais également des anti-gramsciens, et pas seulement chez les fascistes qui ont délibérément agi pour « empêcher ce cerveau de fonctionner » ou parmi la droite intellectuelle. Mais également, pour des raisons opposées, au sein du PCI, de son vivant – Frétygné les évoque clairement –, et plus généralement à gauche à l'instar du grand philosophe turinois Norberto Bobbio (1909-2004). Tout en déclarant son respect pour l'homme et sa pensée, celui-ci critiqua sévèrement certaines notions fondamentales de Gramsci, telles que l'hégémonie culturelle qui ne laisse guère de place à l'institutionnalisation du conflit en démocratie ou encore l'intellectuel organique qui réduit la liberté de l'intellectuel alors que lui incombe de lourdes responsabilités en politique. Jean-Yves Frétygné entend nous présenter un Gramsci fait de « chair humaine », selon, là encore, l'expression de Marc Bloch, de densité intellectuelle et de combats politiques. Il met son « héros » à distance tout en lui manifestant une empathie perceptible entre les lignes. Au demeurant, Jean-Yves Frétygné se montre coutumier de ce type d'approche, ayant à son actif, entre autres, deux biographies précises et détaillées, celles de Napoleone Colajanni et de Giuseppe Mazzini, qui font autorité et ont d'ailleurs été traduites en italien. Il est servi en cela par sa double formation en philosophie et en histoire, mais également par le savoir accumulé au long de ses années d'études sur l'Italie contemporaine, surtout celles du

xix<sup>e</sup> siècle et de la première moitié du xx<sup>e</sup> siècle. En outre, Jean-Yves Frétigné maîtrise à la perfection l'histoire de l'Italie méridionale et de la Sicile, auxquelles il a consacré un livre important. Or sa familiarité avec cette partie de la Péninsule s'avère précieuse pour comprendre l'histoire du Sarde Antonio Gramsci, né en 1891.

Jean-Yves Frétigné a construit son ouvrage selon un plan chronologique. Il a identifié quatre principales séquences temporelles d'une vie qui fut courte – Gramsci meurt à 46 ans –, éprouvante physiquement et nerveusement – il a passé onze années de sa vie en prison –, intense, souvent esseulée ce qui peut surprendre pour un homme qui embrasse d'abord, vers 1914, la cause socialiste puis, ébloui par « la grande lueur à l'Est », celle du communisme. L'auteur procède à d'autres découpages au sein de chacune de ces séquences, 1891-1915, 1915-1922, 1922-1926, 1926-1937, pour suivre au plus près le parcours de son personnage. Je ne priverai pas le lecteur du plaisir de découvrir et de suivre sa démonstration mais je relèverai plutôt, sans nulle prétention à l'exhaustivité, trois volets de la vie de Gramsci qui ressortent de la lecture de ce livre.

Celle-ci nous permet de repérer une certaine géographie du parcours existentiel de Gramsci. Il y a d'abord la Sardaigne. Comme l'auteur le souligne avec force, Gramsci restera marqué par son île, son histoire, la misère qui y règne, la violence de ses luttes sociales, sa culture, sa langue, même si à partir de 20 ans il n'eut guère l'occasion de revenir dans sa terre natale. Sans doute à cause de ses origines et de son propre vécu, Gramsci, ainsi que Frétigné le souligne, s'est rapidement penché sur « la question méridionale » qui, depuis l'unité italienne, n'a toujours pas été vraiment résolue. La contribution de Gramsci à l'intelligence de cette

question, en particulier avec la rédaction alors qu'il est dirigeant communiste d'un texte resté inachevé, *Quelques réflexions sur la question méridionale*, demeure encore aujourd'hui discutée, fut-elle critiquée. Il quitte la Sardaigne pour Turin, ville bourgeoise, culturelle, industrielle, ouvrière, dans laquelle il se rend pour suivre ses études universitaires. Celles-ci s'avèrent décisives dans sa formation intellectuelle, mais il ne les achèvera pas à cause de ses redoutables problèmes de santé et d'argent mais aussi parce que la passion de la politique le saisit. C'est par elle qu'il se socialise, notamment avec certains de ses camarades, Angelo Tasca (1892-1960), Umberto Terraccini (1895-1983) et Palmiro Togliatti (1893-1964), mais aussi qu'il découvre les conditions d'existence du prolétariat et l'âpreté de ses luttes. Devenu l'une des figures montantes du communisme italien, il se rendra à Moscou en 1922. Sur place, il se familiarise avec les arcanes de l'Internationale communiste, les méandres de ses orientations ou encore ses luttes de faction. C'est également à Moscou qu'il rencontre l'amour. Devenu kominternien, il vit à Vienne quelques mois avant de rentrer en 1924 en tant que député en Italie, passée sous la coupe de Mussolini depuis 1922. Il se fait remarquer à Rome par son premier et unique discours dans l'hémicycle parlementaire de Montecitorio, le 16 mai 1925. Mais quelques mois plus tard, le fascisme triomphant le contraint, lui et son Parti, comme tous les antifascistes, à entrer dans la clandestinité. Après un passage par Lyon où se déroule le III<sup>e</sup> congrès du Parti communiste d'Italie qui le désigne comme son chef, il rentre en Italie, à Rome, où il sera arrêté le 8 novembre 1926. Commence alors le chemin de croix du prisonnier Gramsci, soumis à des conditions très dures de transfert

et de détention. Son périple l'amène de l'île d'Ustica à la prison de Milan, puis à celle Turi, dans les Pouilles, et enfin dans différentes cliniques en milieu carcéral jusqu'à la dernière à Rome où il meurt le 27 avril 1937.

L'homme qui s'éteint ce jour-là fut à la fois un intellectuel et un militant. Cet ouvrage retrace l'évolution d'un jeune homme imprégné au cours de ses études et au fil de ses lectures de libéralisme économique, moral et politique, et de philosophie néo-idéaliste. Outre le rôle joué par ses professeurs à l'université, Gramsci est aussi fortement influencé par trois grands penseurs qu'il avait étudiés au lycée à Cagliari : Benedetto Croce, Giovanni Gentile et Gaetano Salvemini. Chez lui, dirigeant communiste et théoricien, philosophie et politique sont étroitement imbriquées et cela demeurera une constante jusqu'à son dernier souffle. Très progressivement, il s'oriente vers le marxisme et le socialisme où il campe sur des positions critiques du courant modéré et réformiste, accusé par lui et ses proches de ne pas disposer d'un solide socle culturel. Assez effacé au départ au sein du Parti socialiste parce que donnant la priorité à ses lectures, et alors que le débat sur la guerre divise profondément les socialistes transalpins, il publie le 31 octobre 1914 un article favorable à l'interventionnisme qui précède l'entrée de l'Italie dans le conflit aux côtés des Alliés en mai 1915. Réformé pour inaptitude physique, il ne participe pas à la guerre mais devient de plus en plus actif dans le journalisme. Ses écrits le font connaître dans la capitale du Piémont ; Gramsci est un homme de plume au style acéré, redoutable polémiste aussi bien dans ses articles sur la culture que dans ceux consacrés à la politique. Ce n'est qu'à partir de 1917 qu'il commence à exercer un rôle dans le Parti socialiste. Cette année-là, il suit

les révolutions russes, les analyse selon les informations partielles qu'il glane et en donne une interprétation personnelle. Il se rallie à celle d'Octobre, aux bolchéviques, à Lénine puis au léninisme, ce qui provoque sa rupture intellectuelle avec le libéralisme de sa jeunesse. Deux ans plus tard, après la fin de la guerre, Turin est le théâtre de gigantesques grèves, d'occupations d'usine, d'éclosion de conseils d'usine et parfois de redémarrage de la production par les travailleurs. Gramsci non seulement soutient ces mobilisations mais les observe *in vivo*, les analyse et les théorise autour de la notion de démocratie ouvrière dans le journal *l'Ordine nuovo* créé en 1919. Il contribue à la création du Parti communiste d'Italie, en janvier 1921, au congrès de Livourne, au cours duquel il reste plutôt dans l'ombre. Les débuts du nouveau Parti sont hésitants et difficiles alors que les *squadre* fascistes, les groupes armés de Mussolini, sèment la terreur dans toute la Péninsule. Gramsci est à la fois associé à la direction du Parti tout en faisant, à l'occasion, entendre une voix singulière. Toutefois, il part à Moscou en 1922 ; sans doute parce que les dirigeants russes, qui ont mis en place une sorte de direction des ressources humaines mondiale pour trouver les hommes (et parfois quelques femmes) sur lesquels ils peuvent compter, l'ont identifié et ont remarqué ses qualités politiques et intellectuelles. Lesquelles sont à l'origine de toutes les controverses que suscite jusqu'à nos jours son engagement communiste afin de déterminer le contenu exact de son originalité et le moment où celle-ci s'affirme vraiment.

Jean-Yves Frégné reconstitue les différents positionnements de Gramsci dans le mouvement communiste international, vite caractérisé par la montée en puissance de Staline et l'instauration du stalinisme dans tous les Partis

communistes du monde y compris l'italien. Il fait de même pour ce qui concerne l'Italie alors que le fascisme établit un régime totalitaire qu'il s'agit d'analyser et de combattre, et que le Parti communiste italien est secoué par des luttes internes. Si le Congrès de Lyon des 23 et 26 janvier 1926 du PC d'Italie a désigné Gramsci secrétaire général et approuvé sa ligne, son emprisonnement dix mois plus tard modifie les conditions de ses interventions et de son combat politique. Jean-Yves Frétygné retrace les variations de ce léniniste, favorable à la bolchevisation qui prend peu à peu ses distances avec la politique stalinienne, ce qui provoque sa rupture, dès 1926, avec Palmiro Togliatti. C'est toutefois par les désormais fameux *Cahiers de prison*, dont Jean-Yves Frétygné détaille les conditions matérielles et d'écriture dite ésoptique, que Gramsci, pourtant affaibli physiquement et malade, déploie sa pensée, démontre son intelligence étincelante et forge de nouveaux concepts conçus comme des instruments d'analyse des réalités économiques et politiques de son époque et des outils de lutte pour la cause communiste. Ceux-ci constituent les éléments d'une doctrine gramscienne, qui, selon ses adeptes, conserve toute sa pertinence pour décrypter et changer le monde actuel. Jean-Yves Frétygné en souligne la richesse, la puissance et la complexité. Il suggère également que la pensée de Gramsci fait l'objet d'une entreprise de patrimonialisation qui ne l'érige pas en un monument honorant un passé révolu mais l'instaure comme un testament intellectuel, vivant et inspirant. Pour autant, il n'occulte pas les incompréhensions de Gramsci de ce que fut véritablement le fascisme, de son vivant, donc jusqu'en 1937, avant la consolidation définitive de l'alliance Mussolini-Hitler, l'adoption des lois antisémites l'année suivante et, en 1940, l'entrée en guerre aux côtés de l'Allemagne nazie.

Enfin, comment ne pas insister sur l'homme Gramsci tel qu'il ressort du livre de Jean-Yves Frégné ? Issu d'une famille pauvre, il vécut presque toujours dans des conditions de grand dénuement. Cela l'obligera par exemple à interrompre ses études de 11 à 13 ans afin de travailler pour aider les siens. À cet égard, les pages sur sa vie d'étudiant à Turin sont saisissantes. En outre, Antonio Gramsci est d'une santé extrêmement fragile et assez vite, on diagnostique chez cet homme de petite taille la maladie de Pott, une tuberculose de la colonne vertébrale. Il ne sera jamais un grand orateur, sa voix ne portant guère, ce qui en politique constitue un handicap, surtout à une époque où la sonorisation n'est encore que balbutiante. Tout au long de son existence, son corps sera un motif de souffrances devenues abominables durant ses années de prison. Gramsci enchaîne de manière récurrente des moments d'épuisement physique, psychologique et nerveux. Socialiste puis communiste, il connaît la chaleur de la sociabilité militante, en particulier à Turin au contact de ses camarades travaillant comme lui dans les organes de presse, par exemple à l'*Avanti!* ou à l'*Ordine Nuovo* et des ouvriers en lutte. Pourtant, il donne fréquemment l'impression d'être solitaire et isolé, pour des raisons politiques, voire abandonné durant son emprisonnement puisqu'il en vient à soupçonner ses camarades de parti et du Komintern de ne pas vraiment agir pour le sortir des griffes du fascisme du fait de leurs divergences politiques. Il se heurte également à l'hostilité de ses camarades communistes, eux aussi détenus, qui rejettent les critiques qu'il adresse aux orientations de leur Parti et les perspectives qu'il trace pour l'après-fascisme. Dans son livre, Jean-Yves Frégné fait le point sur ces sujets qui encore aujourd'hui suscitent des polémiques.

Gramsci trouve une forme de consolation avec trois femmes russes, trois sœurs, toutes communistes ou communistes. D'abord, Eugenia Schucht avec qui se noue une idylle amoureuse dans une clinique soviétique. Puis, sa sœur Giulia, son vrai grand amour, qui travailla pour la Guépéou, la police d'État soviétique, qu'il verra peu mais qui lui donnera cependant deux enfants – il ne connaîtra jamais le second du fait de sa captivité – et avec laquelle il entretient une relation assez tourmentée. Enfin, la troisième sœur, Tatiana qui vit en Italie sera sa confidente durant ses années de prison, faisant preuve d'un dévouement extraordinaire, cherchant par tous les moyens et au prix de vrais sacrifices personnels à améliorer ses conditions de détention et obtenir sa libération.

« Vivre, c'est résister », tel est le sous-titre que donne Jean-Yves Frétygné à sa biographie d'Antonio Gramsci. On pourrait ajouter que vivre fut aussi pour lui penser et agir. En communiste. Un communisme rénové, qui, en opposition avec le léninisme, s'efforce, par exemple, d'intégrer en théorie et pour la pratique politique l'importance de la société civile en Italie comme en Europe, et la densité des rapports dialectiques existant entre dominants et groupes sociaux subalternes. Mais que l'on ne s'y trompe pas, et l'auteur le dit nettement dans son introduction : Gramsci demeura communiste. Or, c'est sans doute là, après le désastre que représenta cette utopie quand elle exerça le pouvoir et là où elle l'exerce encore, la limite intrinsèque et la plus éclatante de la postérité gramscienne au XXI<sup>e</sup> siècle. Entre autres, parce qu'elle repose sur le rejet complet de la démocratie libérale et représentative, laquelle est de nouveau en péril, ce qui implique de la réformer pour la sauver et la faire prospérer.

## AVANT-PROPOS

Il y a trois manières d'aborder le continent Gramsci. La première est de s'intéresser à l'homme, la deuxième d'étudier sa pensée, la troisième d'analyser la postérité de son œuvre. Si ces trois approches sont complémentaires entre elles, elles supposent toutefois trois types d'ouvrages : la biographie, l'analyse philosophique, l'investigation historiographique.

Pour quelles raisons avons-nous fait le choix d'écrire une biographie de Gramsci ? Publiée il y a quarante-sept ans, la dernière et unique biographie de Gramsci<sup>1</sup> en langue française est depuis longtemps épuisée. Si Gramsci n'a cessé d'être, avec des hauts et des bas, une passion française<sup>2</sup>, il reste, de l'avis d'André Tosel, un de ses meilleurs spécialistes, « ce célèbre inconnu »<sup>3</sup>.

Tous les ouvrages qui lui ont été consacrés en français ont toujours fait le choix de présenter la vie d'Antonio Gramsci dans un chapitre préliminaire, voire dans une simple chronologie, plus ou moins étoffée. Il ne faut pas voir dans cette approche un préjugé contre l'exercice biographique mais plutôt l'idée que la connaissance de son existence ne servirait que comme étape préliminaire à l'étude de sa pensée<sup>4</sup>. Une telle démarche ne pose pas problème pour le petit groupe de spécialistes de son œuvre, mais elle fait courir le risque de présenter un

Gramsci « hors-sol », dont les concepts seraient analysés sans tenir compte du terreau, principalement italien, dans lequel ils ont germé<sup>5</sup>. Nous ne voulons pas affirmer que la pensée gramscienne – nous préférons cet adjectif au substantif gramscisme qui tend à figer ses écrits en un système, là où ils se développent toujours en réaction à des événements ou à des lectures et quand ils prennent principalement une forme de fragments – se réduise aux seuls enjeux du contexte, forcément daté, dans lequel elle a été élaborée. Nous entendons simplement indiquer que la prise en compte de ce contexte est non seulement nécessaire pour éviter des contresens et des anachronismes mais encore qu'elle restitue mieux l'originalité et la puissance de la démarche intellectuelle de Gramsci. Dans nos recherches sur l'histoire de l'Italie des XIX<sup>e</sup> et XX<sup>e</sup> siècles, Gramsci est depuis longtemps une référence majeure et il est très rare que nous préparions une communication sur un thème de cette histoire italienne des deux derniers siècles, sans que nous allions consulter, le plus souvent avec le plus grand profit, ce que Gramsci en écrit.

Dans la lignée des travaux d'Angelo D'Orsi, la restitution de Gramsci dans le contexte, non exclusif mais déterminant, de l'Italie giolittienne puis fasciste, nous a semblé essentielle pour faire comprendre l'homme tel qu'il est bien au-delà de l'image ou du symbole auquel on le réduit encore trop souvent pour mieux instrumentaliser ses idées. Dans un lointain mémoire de maîtrise<sup>6</sup>, nous avons pu mesurer combien la pensée gramscienne avait été instrumentalisée, avec plus ou moins de bonheur, dans la France de la fin des années 1960 et du premier lustre de la décennie suivante, pour les uns au service de l'eurocommunisme, pour d'autres du maoïsme, sans

oublier quelques mouvements d'extrême-droite, comme le Groupement de recherches et d'études sur la civilisation européenne (G.R.E.C.E.), qui, au nom de leur combat métapolitique, ne juraient plus que par Gramsci pour s'assurer la victoire de leurs idées sur le terrain culturel, prélude à la reconquête politique. La biographie reste un des meilleurs antidotes contre un Gramsci réduit à être « dépôt d'armes et boîte à outils »<sup>7</sup>, où les mots hégémonie, guerre de position, sens commun, blocs historiques, intellectuels organiques, cuisinés à toutes les sauces, ressemblent plus à des invocations qu'à des concepts opérants. Si ces recours fréquents à quelques formules sont le signe de la popularité de Gramsci, ils font aussi courir le risque à sa pensée de subir de lourdes mutilations, comme si Machiavel pouvait être réduit au machiavélisme ! Quant à l'extraordinaire postérité de Gramsci<sup>8</sup>, son étude se révèle bien plus porteuse de sens pour qui connaît la vie de Gramsci.

Au risque de simplifier le débat sur la postérité de la pensée gramscienne, nous pouvons affirmer qu'il en existe deux principales interprétations, celle d'un Gramsci communiste et celle d'un Gramsci ayant dépassé cette idéologie. Au sein de ces deux grandes herméneutiques se décline toute une série de variantes, qui dépendent autant de la géographie – la postérité de Gramsci ne peut pas être la même en Amérique latine qu'en Europe, ni même entre le Royaume-Uni et la France, pour ne rien dire de l'Italie, où elle est encore très prégnante dans le débat politique – que de la chronologie – le *revival* de Gramsci après 1989 et l'effondrement de l'URSS n'est pas comparable avec son âge d'or qui court des années 1960 au début des années 1980<sup>9</sup>. Particulièrement important est le débat sur la filiation entre Gramsci et Togliatti, une question qui demeure incontournable et reste toujours

passionnée en Italie ; elle l'a été aussi en France de la fin des années 1960 jusqu'à la rupture du programme commun entre le Parti socialiste français et le Parti communiste français. Alors qu'en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle, les références à la pensée de Gramsci oscillent entre citations polémiques et discours spécialisés, tout en continuant de nourrir le débat politique actuel avec plus ou moins de pertinence, nous ne pouvons faire l'économie d'une brève présentation de ce point ; nous le pouvons d'autant moins qu'un des aspects centraux de cette biographie de Gramsci est la relation personnelle et politique que ce dernier entretient avec Togliatti et le Parti communiste d'Italie (PCD'I).

Il n'est plus aujourd'hui aucun historien sérieux pour prétendre qu'aucune divergence entre Gramsci et Togliatti ne se serait manifestée de leur vivant et que celui-ci aurait repris, sans distorsion, l'héritage politique et intellectuel de celui-là. Mais à partir de ce constat très largement partagé se dessine une multiplicité de positions, allant de l'affirmation d'une trahison savamment construite par Togliatti pour construire le mythe d'une continuité du message gramscien dans le PCD'I devenu togliattien à partir de l'emprisonnement de Gramsci en octobre 1926, à celle d'un héritage très problématique mais réel. Depuis leur échange de lettres d'octobre 1926, les conceptions idéologiques de Togliatti et de Gramsci divergent et cette divergence ira s'accroissant dans la décennie suivante. Devenu un stalinien orthodoxe, Togliatti comprend le caractère profondément hétérodoxe des positions théoriques de Gramsci. Pour mieux masquer cette déviance par rapport au dogme stalinien, il décide, alors que Gramsci souffre dans les geôles du fascisme, de rompre avec la stratégie proposée par ce dernier au III<sup>e</sup> congrès du PCD'I, qui s'était tenu à Lyon

en janvier 1926 et qui avait vu la victoire des positions de Gramsci et l'affirmation de son leadership. Après la Seconde Guerre mondiale, en contrôlant son héritage, il entreprend une politique de «sanctification communiste d'Antonio Gramsci»<sup>10</sup>, tout en commençant à diffuser sa pensée, de manière incomplète et parfois tronquée. En agissant ainsi, il sauve l'héritage gramscien mais le trahit en même temps. On pourrait tout aussi bien inverser les termes de cette phrase et écrire qu'en trahissant l'héritage gramscien, pour l'adapter au vent soufflant de Moscou, il l'a sauvé. Aussi la comparaison de Togliatti avec Ulysse nous semble pertinente : «[Togliatti] ne s'est pas chargé de traduire les *Cahiers* [les célèbres Cahiers que Gramsci rédigea en prison entre 1929 et 1935] dans une langue (russe, allemand, français) plus accessible aux membres de l'Internationale. De fait, les dirigeants du Komintern ignorent le contenu des Cahiers. Dimitrov et Manuilskij ne s'en occupent qu'en se fiant à ses comptes rendus génériques. Un chef-d'œuvre de ruse digne de l'Ulysse d'Homère»<sup>11</sup>. En revanche, nous ne sommes pas certain que les écrits de Gramsci, en particulier ses *Cahiers de prison* mais aussi ses lettres, ont servi à Togliatti, consciemment ou inconsciemment, de «cheval de Troie» pour introduire «des éléments de libéralisme au sein d'un univers de pensée [celui communiste] opposée à celui-ci»<sup>12</sup>. Nous pensons, en effet, que Gramsci est resté jusqu'au bout attaché à l'idéal révolutionnaire.

La malchance de Gramsci d'avoir vécu l'essentiel de sa vie intellectuelle et politique dans un climat dominé par la répression (les très fortes tensions sociales et politiques de l'avant et de l'après Première Guerre mondiale, le fascisme, la fermeture doctrinale du léninisme sur les

seuls intérêts de l'URSS, enfin le stalinisme) est devenue une chance pour la postérité de ses conceptions, faisant de lui un penseur dont les théories, mieux adaptées aux sociétés occidentales que ne l'est le marxisme édifié à Moscou dans les officines de l'Internationale communiste (désormais IC), ont constitué un remède et un antidote aux dérives et aux dévoiements de l'idéal révolutionnaire, faisant que celui-ci puisse encore être revendiqué par nombre d'individus sans qu'ils aient à en rougir. Si Gramsci a condamné le communisme réel, celui de l'URSS et du PCD'I d'après 1926, a-t-il pour autant sérieusement renoué avec les idéaux libéraux et démocratiques qui avaient pourtant, pour partie, influencé sa formation intellectuelle? La question reste ouverte. Dans le débat entre les tenants de la thèse d'un Gramsci restant dans le communisme, tout en en proposant un renouvellement très significatif et profond, et les partisans d'une lecture de Gramsci comme ayant dépassé cette idéologie, nous nous rangeons, non sans nuances, dans le premier camp.

Quoi qu'il en soit, ce détour, qui mériterait à lui seul un livre, par l'examen de la filiation problématique entre Togliatti et Gramsci reste important pour deux raisons. D'abord pour mettre fin au préjugé, qui a toujours cours, d'une différence radicale entre un PCI, plus ouvert et plus intellectuel, et un PCF, plus fermé et plus ouvrieriste. Dans *Maisons rouges, les Partis communistes français et italiens de la Libération à nos jours*<sup>13</sup>, Marc Lazar a montré de manière très convaincante toutes les limites de cette opposition qui gomme, en réalité, la fidélité partagée de ces deux partis à Moscou. L'autre raison est que si la sanctification de Gramsci en martyr de la révolution communiste construite par Togliatti ne joue plus le rôle

politique précis qu'elle pouvait avoir avant la chute du mur de Berlin et l'effondrement des partis communistes en Europe, elle reste encore très largement diffusée et prégnante dans les esprits. Le portrait iconique de Gramsci, auquel la couverture de ce livre ne pouvait pas échapper, tant cette représentation est liée à ce penseur politique, est comparable aux tableaux célébrant Garibaldi en héros des deux Mondes et aux affiches de Che Guevara incarnant le combat armé sans frontière pour la révolution. Tout ceci relève du mythe qui, suivant les mots de Roland Barthes, «purifie [l'histoire], l'innocente, la fonde en nature et en éternité, lui donne une clarté qui n'est pas celle de l'explication mais celle du constat. En passant de l'Histoire à la Nature, le mythe fait une économie : il abolit la complexité des actes humains [...]»<sup>14</sup>. Si la biographie est un antidote contre une présentation d'un Gramsci «hors-sol», elle l'est aussi contre une présentation d'un Gramsci mythifié, oubliant l'homme de chair et d'os. Notre espoir est qu'au terme de ce livre, Gramsci reste toujours célèbre mais qu'il soit un peu moins un inconnu.

Villiers-Charlemagne, le 7 juin 2017,  
le jour du 80<sup>e</sup> anniversaire de l'assassinat  
des frères Carlo et Nello Rosselli  
à Bagnoles-de-l'Orne par des hommes de la Cagoule,  
stipendiés par les services secrets de l'Italie fasciste.



Première partie  
Du Gramsci sarde  
au Gramsci national  
(1891-1915)



# 1

## EN SARDAIGNE (1891-1911)

### Enfant pauvre du Mezzogiorno

Gramsci : l'origine de ce nom provient très vraisemblablement de celui donné à la principauté de Gramsh, dans le sud-est de l'Albanie. Après la mort du héros albanais Georges Castriote (1405-1468), nombre d'habitants de cette région rétifs à l'occupation ottomane et à l'islamisation prennent le chemin de l'exil, choisissant souvent de faire souche dans l'Italie méridionale. Ils forment alors des communautés dites arberèches, qui sont particulièrement nombreuses en Campanie, en Sicile et surtout en Calabre. Au pied du mont Sparviere, qui doit son nom à l'épervier qui en a fait un de ses habitats privilégiés, la petite commune de Plataci, sise dans la province de Cosenza, a accueilli les ancêtres d'Antonio Gramsci, dont on trouve trace dès le XVIII<sup>e</sup> siècle.

Italianisée depuis plusieurs générations, cette famille lie son destin au Royaume des Deux-Siciles où la plupart des hommes s'engagent dans l'armée des Bourbons. Colonel de gendarmerie dans l'armée napolitaine, Gennaro Gramsci, le grand-père d'Antonio, est maintenu dans son grade après l'unité italienne, terminant sa carrière dans un régiment de carabiniers. Il s'installe

à Gaète avec son épouse, Teresa Gonzales, fille d'un avocat renommé, dont les ancêtres sont arrivés dans la cité parthénopéenne lorsque le sud de l'Italie était une possession de l'Espagne. De leur union naissent cinq enfants. Une fille, qui épouse un riche propriétaire de Gaète, et quatre garçons qui font tous carrière dans la haute administration devenant, pour l'aîné, fonctionnaire au ministère des Finances, pour le cadet, inspecteur des chemins de fer, pour le troisième, officier de carrière – l'une de ses fonctions sera de commander le dépôt d'artillerie d'Ozieri dans la province de Sassari. Le benjamin, Francesco, surnommé affectueusement Cicillo, emprunte la même voie que ses frères mais la mort de son père, en 1873, conjugée à son souci d'indépendance, l'amènent à abandonner les études de droit qu'il avait débutées à l'université de Naples, pour passer un concours à l'issue duquel il est nommé contrôleur du bureau de l'état-civil de Ghilarza en Sardaigne.

Dans cette petite bourgade de trois mille habitants, entre Macomer et Oristano, au cœur d'une région connue pour la beauté de ses chênes-lièges, Francesco fait la connaissance de Giuseppina Marcias, fille d'Antonio Marcias et de Potenziana Corrias, une veuve qui a déjà deux filles de son premier mariage. À sept ans, la petite Peppina – tel est le surnom qui est donné sa vie durant à Giuseppina – perd sa maman et, cinq ans plus tard, son père quitte ce monde laissant ses enfants sous la tutelle de l'un de ses parents, pharmacien à Oristano. Ce dernier dilapide rapidement le maigre patrimoine qui lui a été confié et, mortifié par son comportement, en perd la raison. Dans son beau livre, *Le Donne di casa Gramsci*, Mimma Paulesu Quercioli, l'une des nièces d'Antonio, raconte que pour le soigner de ses crises de folie on lui

rasait le crâne afin d'y dessiner une croix, qui était ensuite incisée pour en sortir «le mauvais sang», provoquant au milieu des cris de douleur du pharmacien la formidable exclamation: «j'ai ruiné les petits Marcias»!

Peppina est sans doute la plus à plaindre car, à la différence de ses deux demi-sœurs, Margherita et Grazia, elle ne peut profiter de la part de l'héritage qui leur revient du premier mariage de leur mère, tandis que son frère Giorgio émigre très jeune en Algérie où il s'établit durablement. Toutefois, cette pauvreté est atténuée par les liens de solidarité qui existent dans cette petite communauté sarde. Ainsi, Grazia, sa demi-sœur, de sept ans son aînée, ne manque pas d'aider Peppina grâce à la rente qui lui permet de vivre à peu près décemment. Petite et bossue, très religieuse, Grazia a obtenu que Nino (le surnom d'Antonio) soit baptisé par le vicaire général, Sebastiano Frau, en lieu et place du curé d'Ales. Grazia ne se marie pas mais devient, avec Giuseppina, la soliveau de la famille Gramsci, la *nonna*, la marraine en langue sarde. Sa maison sur le Corso Umberto de Ghilarza devient le foyer des Gramsci. Sa mort en 1912 marque une césure dans la vie de cette famille qui perd son ange gardien, au moment où Antonio quitte son île natale pour l'université de Turin.

Mais revenons en 1883. Cicillo, qui a alors 23 ans, et Peppina deux ans de moins – elle est née la même année que le royaume d'Italie – tombent amoureux l'un de l'autre et décident de se marier contre la volonté de Teresa Gonzales, qui voit dans cette union une més-alliance. D'un strict point de vue social, son jugement n'est que partiellement fondé. Si Francesco appartient à une famille indéniablement plus aisée que celle de Giuseppina sur le plan économique, cet écart ne

se redouble pas dans le domaine culturel. Francesco a fait des études supérieures mais Giuseppina est allée à l'école et elle sait parfaitement lire et écrire l'italien. À cette époque, seule une femme sarde sur trente sait lire ! Sur les 2 200 habitants que compte alors Ghilarza, moins de deux cents savent lire et écrire. De plus, elle a le goût des livres et du savoir en général. Nos deux tourtereaux peuvent donc se comprendre, d'autant que dans les petites villes de Sardaigne où ils sont amenés à résider (Sorgono, Ales, Ghilarza), les différences sociales se résument le plus souvent au clivage entre notables et peuple. Leur niveau d'instruction et la situation professionnelle de Francesco les classent dans la première catégorie. L'affirmation qu'Antonio Gramsci fut le fils de paysans pauvres est donc une pieuse légende qui aura la vie dure, depuis le moment où elle est formulée par Palmiro Togliatti (1893-1964), le leader du PCI, dans le premier article commémoratif qu'il consacre à Antonio Gramsci, l'année même de sa mort, en 1937. Les parents de Gramsci sont des notables mais des petits notables à la merci du sort.

Celui-ci frappe ses trois coups le 9 août 1898, le jour où Francesco est arrêté par les carabinieri. En sa qualité d'électeur et de personnalité relativement influente au niveau local, il ne peut rester étranger à la vie politique de sa province. À la fin du XIX<sup>e</sup> siècle, le nombre des électeurs, en particulier dans le Mezzogiorno, est limité, suivant des critères censitaires et capacitaires qui excluent les pauvres en général et toutes les personnes ne sachant ni lire ni écrire. Ainsi, aux élections législatives de 1897, seuls 2 120 000 Italiens ont le droit de vote, dont uniquement 550 000 pour tout le Midi péninsulaire et insulaire. Si l'on ajoute à ce chiffre relativement faible, que le taux de